

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA SCIE.

Tous ceux qui voudraient s'abonner à LA SCIE, peuvent le faire en s'adressant au propriétaire et en payant 37 centimes pour trois mois. Pour la campagne: 30 sous. Le tout d'avance. LA SCIE paraît le Samedi de chaque semaine.

Toute correspondance concernant la réduction devra être adressée FRANCO à

L. P. NORMAND.

LA SCIE

Castigat ridendo mores.

L. P. NORMAND, Propriétaire.

On s'abonne chez M. E. BALZARETTI, No. 39, rue du Pont et au propriétaire de ce journal, No. 59, rue Des Fossés, St. Roch.

LA SCIE se vend chez M. E. BALZARETTI, No. 39, rue du Pont, chez Mde. CHATRONY, coin des rues St. Ours et St. Valier, St. Roch, chez M. N. DUBOIS, rue et faubourg St. Jean, et chez M. J. BASTIEN, No. 18, rue Palais, en face de l'Hôtel Russell, H.-V., Québec.

Québec, 21 Janvier 1865.

GRANDES NOUVELLES
Voie Télégraphique.

Insurrection de la Côte du Nord.

Château-Richer, 17 janvier, 11 heures du matin.—La guerre sévit de plus en plus. Cette nuit le tocsin s'est fait entendre et a réveillé les échos des montagnes;—et l'on vit alors, au pâle reflet de la lune sorti de leurs embuscades une foule de soldats. La population, éveillée par les détonations de l'artillerie, a pris les armes. Les enfants et les femmes, abrités dans les bois, ont entendu toute la nuit le bruit terrible des canons, et voyaient à l'horizon se dessiner, sur l'ombre de la nuit des lueurs rouges et blafardes. Les rebelles comptent 300 morts et 100 blessés.

Du même lieu : 18 janvier, 6 heures du soir.—Les rebelles, traqués dans les bois, ont fait une sortie meurtrière, et se sont emparés de l'église. Ils ont pris cinq pièces de campagne, une foule de bagages et des vivres. Il s'est passé dans la mêlée des traits d'héroïsme sublime. On a vu des femmes prendre les armes et mourir victimes de leur courage.

Du même lieu : 8 heures du soir.—Les hôpitaux sont remplis. Le dévouement des sœurs de charité est admirable..... L'église, démantelée par les boulets, menace de s'écrouler à chaque instant.

Du même lieu : minuit.—Les assiégés se battent toujours.

St. Féréol, 19 janvier, 4 heures du matin.—Un corps de rebelles, aux premiers coups du tocsin s'est élancée dans la direction du Château-Richer au secours des malheureux assiégés.

Du même lieu : midi.—Une vive inquiétude règne ici. Les femmes s'attendent, à chaque instant à recevoir de terribles nouvelles.

Château-Richer, 4 heures du soir.—Les assiégés se sont rendus non sans une vive résistance. Le drapeau anglais flotte au vent sur les murs de l'église. On a exercé de grandes atrocités contre les femmes. On incendie les chaumières. L'horreur de la guerre est à son comble.

Du même lieu : huit heures du soir.—La paix se rétablit peu à peu.

St. Féréol, 20 janvier, 11 heures.—Les lièvres ont eu une immense assemblée. Tous les lièvres d'alentour s'y trouvaient. Gracieusement accroupis sur leur train de derrière, ils s'étendaient en longue file et traçaient sur la neige des ombres fantastiques. A travers les squelettes des grands chênes, on voyait de gros nuages blancs marcher dans le ciel comme des fantômes et l'on entendait le frémissement de la forêt sous les brises de la nuit. Alors un ancien, un vieux grognard, anobli par ses exploits guerriers, se levant au milieu d'un silence profond, adressa ces paroles à l'assemblée :

Compagnons d'infortune,

La guerre fait des ravages dans le canton. Nos femmes ont à pleurer chaque jour la mort de l'un de nous !

Hier encore notre chef a péri. Compagnons, laissez-vous ainsi s'éteindre notre race—marque d'approbation—laissez-vous périr par la guerre nos frères, les vaillants ; laissez-vous se coucher dans la tombe tant de braves. Comme Napoléon disait aux pieds des pyramides, du haut de ces arbres centenaires, des siècles contemplant nos vertus—enthousiasme général—Montrons aux hommes tarés du jour que nous savons nous conduire !!

Alors il se passa un fait étrange.

Les lièvres, les uns après les autres, jurèrent un serment d'éternel anathème contre le ministère des Brown et des Cartier, avec force clignements d'yeux et penchements de tête expressifs.

Et le silence se fit, et l'on n'entendit plus que la voix de la rafale, et l'on ne

vit plus rien, sinon de temps en temps, une ombre se détacher des bois,—sans doute quelque sentinelle perdue.

N. B.—Encore une fois, devant ces faits, il n'est pas besoin de commentaires.



La vignette ci-dessus vous donne le portrait en pied du philosophe Grosperin, vendant sa complainte.

Le philosophe Grosperin.

..... Il est célèbre ; il vient de je ne sais où, du Japon peut-être.

C'est le Chodruc-Ducloux de Québec ! Vous l'avez vu sans doute à l'exécution de Meehan vendant sa complainte. C'est dans ce jour inébranlable qu'on a vu son étoile briller au ciel de la célébrité. Cette complainte fameuse, qu'il a compo-

sée dans un moment de *délire poétique*, courait les rues. Défenseur de la cause italienne, on dit qu'il a embrassé Garibaldi sur les deux joues, et qu'il lui a dit, avec une emphase sublime : "Le règne des Gros est fini!..."—Vous le voyez, parcourant les rues, les pieds enroulés dans des bottes anté-déluviennees, le corps drapé dans un habit d'une couleur douteuse! C'est le Juif-Errant de la poésie contemporaine. Le philosophe donne des concerts de temps à autre. Là, il trône au milieu de ses disciples, et sa voix forte et sonore domine les faufares et le bruit des trompettes. Tantôt il se promène avec toute la fierté et le chic d'un pacha ou d'un nabab orgueilleux, tantôt il chante de vieilles romances!

Il tire son existence de je ne sais quelle industrie; on dit qu'il vend des bottes. Quand il parle il a toute la fougue d'un orateur au forum ou d'un jeune cicéron en vacance.

C'est le type d'un rouge, tel que l'entendent le *Journal de Québec* et le *Canadien*... Que dira la postérité étonnée quand elle saura les exploits de ce colonnien sublime... Quel sera le barde assez élevé pour chanter ses vertus!...

Le bruit court qu'il se propose d'aller en Chine pour vendre ses poésies! Il soutient que ces messieurs sont civilisés. Nous ne savons pas si ses pièces de poésies sont en Arabe, en Chinois ou en Tartare, mais ce que nous savons parfaitement, c'est qu'elles ne sont pas en Français.

Excursion électorale à St. Colomaban.

Nous donnons, comme nous l'avions promis à celui qui signait *Amator*, les discours que prononcèrent à St. Colomaban MM. L. Philéas Huot et L. Honoré Fréchette, au sujet de la dernière élection pour le college de Stadacona.

M. L. P. Huot s'avança le premier près d'une petite table et adressa ainsi les *nombreux* électeurs de St. Colomaban :

Messieurs,

Je ne suis pas accoutumé à parler en public, mais cependant prié par vous d'adresser la parole, je ne peux vous refuser cette demande qui fait vibrer les ressorts les plus cachés de mon cœur et qui fait jouer dans mon cœur un instrument divin, comme l'a dit... mais qui donc?... ma foi, je ne sais pas qui!

Messieurs... mes... mess...

—Fréchette, souffle moi donc, toi.

—J'ai bien assez à me préparer, moi.

—Et! bien, messieurs, l'élection que bientôt vous aurez à faire est d'une

grande importance; bientôt, mess... mess...

—Souffle moi donc, te dis-je.

—Va au diable, tu me scies.

Bientôt, messieurs, vous accomplirez un devoir, le plus beau des devoirs, car pour faire ce devoir il faut voir à tout, pour voir si c'est vraiment votre devoir.

Ma foi, messieurs, je n'en dirai pas plus; car vous, hommes intelligents de St. Colomaban, vous devez comprendre pour qui vous devez voter. Donc, messieurs, excusez-moi.

Et M. Huot, cet aimable basochien hors ligne, salua de cet air digne qu'on lui connaît, en ouvrant le compas de ses jambes, et alla se jeter sur un banc pour se reposer à l'ombre de ses lauriers comme le Danton du 49me siècle.

Alors, M. Fréchette prit sa place, appela sur ses lèvres un doux sourire, allongea la jambe gauche, croisa ses bras, et dans cette position il débita ce qui suit :

Messieurs,

Le pays est en danger! Dans le lointain on aperçoit de gros nuages gris-fer qui renferment la tempête et qui bientôt déchaîneront contre nous leurs vents froids et destructeurs. Si vous vous conduisez bien dans cette élection, vous verrez apparaître, comme le voyageur attardé, de doux nuages roses qui présageront pour vous des jours heureux, des jours heureux où vous vous reposerez tranquilles près de vos épouses que vous aimez et de vos enfants pour qui tous les jours vous versez des sueurs qui sont comme le nuage derrière lequel vous attend le bonheur. Oh! soyez heureux, messieurs, soyez heureux, je le répète. Si je pouvais vous presser sur ma poitrine, oh! que je serais heureux et combien je vous bénirais.

Et la tribune et les assistants frissonnèrent et M. Fréchette disparut.

N. B.—Diable, MM. Huot et Fréchette ne parlez donc jamais.

Comme nous nous proposons de donner une série de caricatures sur l'école militaire de cette ville, nous commençons aujourd'hui par son éminence le colonel de Salaberry.

AUX CORRESPONDANTS.

Nous remercions notre spirituel correspondant, Arthur Monjou de ses correspondances, et nous lui assurons que nous recevrons toujours ses écrits avec plaisir.

A J. T....—Vous nous demandez s'il faut absolument un nom respon-

sable... Non, il suffit que les correspondances soient bien écrites; c'est tout ce que nous demandons.

A Plusieurs commis....—Les calomnies que vous lancez contre M. E. Blais ne peuvent entrer dans notre journal. Nous rions, mais nous n'insultons jamais.

A X....—Impossible.

Ce farceur de Titi nous promet une esquisse sur la cuisine française chez Papa Paillon pour le prochain numéro.

François l'Ange-lié est avocat!... et non seulement il est avocat, mais il est professeur à l'Université Lavale. François est le plus grand fat du monde, François s'en va tous les jours donner son cours en se dandinant et en regardant avec moquerie ceux qu'il coudoie, François est un vrai coq... le coq des avocats, le coq des élèves et le coq de la fatuité.

François, grâce à ses minauderie et à une intéressante famille a été faire un petit tour en Europe, d'où il est revenu portant haut la tête et gros en bêtise.



Quel beau coq que François!?

Excursion à la Pointe-Lévis.

Désagréments sans nombre de deux amoureux.—L'amour sur la glace.—Comment on soupe quand on a faim.—Le Père Gagnon.

Vous savez, lecteurs, que Titi est d'une nature de sylphe, dans une seconde il fait des lieues; tantôt invisible il écoute les conversations, tantôt sous une forme, tantôt sous l'autre, il surprend les secrets les plus cachés et déchiffre les énigmes les plus inextricables.

Voici une aventure que ce farceur nous raconte; elle serait arrivée à notre photographe, M. Beaumont et à son ami M. Claude C****.

Il paraît que ces messieurs, pour profiter du pont de glace—l'un d'eux est très économiste—seraient allés dimanche dernier à

la Pointe-Lévis, visiter une vieille connaissance, un monsieur Gagnon;—et pour rendre la promenade plus agréable, chacun d'eux avait emmené sa future.

C'était amusant de les entendre causer sur la glace.

—Claude, disait Beaumont, allons nous en prendre un souper, après une marche comme celle-ci!

—Je crois bien, répondait Claude***; avec ça que nous prenons de temps en temps un petit coup pour éveiller l'appétit —le drôle avait un flacon dans sa poche.

—Ça c'est fin, continuait Claude. A aussi je vais manger beaucoup, et vous autres, mes demoiselles?

—C'est pas c'que nous avons faim, balbutieraient celles-ci, mais nous sommes un peu fatiguées. Arrive-t-on bien vite!

—Oui! oui! patientez! Enfin voilà nos gracieux et élégants promeneurs installés chez le père Gagnon. On ne parle pas de souper et les heures s'écoulaient.

La raffaie sifflait au-dehors; les grêlons faisaient rage contre les fenêtres.

La pendule sonnait huit heures.

—Allons, dit Beaumont, il faut partir, et quel temps!

—Oui, murmuraient, ces demoiselles, et notre souper! nos deux jeunes héros étaient en route pour Québec. Le temps était couvert. On apercevait avec peine quelques étoiles au firmament. On arrive enfin; il était temps: nos jeunes filles, pâles, haletantes, exténuées, tremblaient de tous leurs membres. Quand à nos deux amoureux ils auraient étranglé le père Gagnon, tels l'eussent empoigné.

Titi nous assure que ces messieurs n'iront pas dimanche prochain à la Pointe-Lévis.

Le colonel de Salaberry.

On l'a vu, mastodonte épouvantable, dans nos exercices militaires, aux jours glorieux de la parade, promener sa masse de chair avec fierté. Il faut le voir, au retentissement de l'artillerie, au bruit de la mitraille, demeurer calme et serein comme un beau jour.... Dans ses rêves, il voit se dessiner, dans une clarté rayonnante, une gigantesque casque de bataille et le sceptre d'un empire. Ebloui, fasciné, devant ce tableau féérique, il se plonge dans une extase divine.

Du matin au soir, ses domestiques sont effrayés par ses ordres et ses commandements militaires. On nous assure qu'un d'eux est devenu idiot.

Tantôt il s'admire dans une glace, et alors il pense à Alexandre, et à Napoléon; tantôt, avec la majesté terrible d'une divinité en colère, il dispute, et sa voix retentit comme un tonnerre.

Cieux, abaissez-vous! mer, taisez-vous murmures, il passe; et aux dernières limites des siècles, le nom éclatant du colonel

de Salaberry, conservera toujours son auréole prestigieuse.



La vignette ci-dessus vous fait voir le colonel de Salaberry dans son appareil trilitaire, et dans toute sa majesté de colonel.

Avis.

Monsieur Prosper Giroux, qui change si souvent de partis, invite tous les sapeurs d'être présents à la prochaine assemblée, vu qu'il a l'intention de proposer M. William Nesbitt en remplacement de M. Grégoire, comme capitaine de la compagnie des sapeurs de Saint-Roch. M. Nesbitt connaît toutes les langues, et, de même que M. Giroux, est de toutes les couleurs.

UN SAPEUR.

CORRESPONDANCES.

Messieurs les collaborateurs,

Veillez avoir la complaisance d'insérer cet écrit dans les colonnes de votre journal; je m'adresse à votre esprit de liberté et de justice.

Je me suis déjà fait connaître par mes opinions politiques avancées. Sorti du peuple comme Marius, ayant puisé au séminaire une éducation religieuse, je me suis élevé à la position honorable et indépendante où vous me voyez; je marche de pair avec M^{rs} Langevin et Cauchon; je suis un petit saint, ce qu'on appelle un prix de vertu.

Un instant, me livrant à des sentiments religieux, j'ai porté la robe; j'ai voulu enseigner le Christ et son dogme sublime, mais mon esprit, poussé par quelque vent politique, a tendu vers une gloire moins solide, mais plus brillante.

Dédaignant les douces rêveries et la retraite du séminaire, peu disposé à une vie contemplative par ma nature essentiellement matérielle, rêvant un horizon plus vaste et plus large, j'ai aspiré aux gloires politiques et au noble désir de convaincre ma patrie.

Mes premières armes ont porté des fruits utiles. J'ai critiqué, avec le fouet de serpents de l'antique satire *Le fils de Giboyer*, — production insensée, nouvelle boue qu'Émile Augier a ajoutée à son fumier; j'ai critiqué ce fils du siècle et des idées nouvelles, et mes paroles ont retenti dans l'ancien monde. Reconnaisant de ces exploits dans ma nouvelle carrière, on m'a gravé un écusson digne de moi; on m'a fait chevalier!

Ensuite, muni de l'arme terrible de Démosthènes, j'ai commencé mon noviciat d'orateur électoral et l'on sait ce qui m'est resté des différentes victoires que j'ai remportées. Si jamais je suis resté maître du champ de bataille avec des yeux pochés et d'honorables cicatrices, je puis dire que ce sont de nobles blessures. A l'ombre de mon chef, je lançais la foudre comme le dieu de l'Olympe, et le pays, ébloui par tant de merveilles, m'a donné le nom de grand homme. Armé du saint goupillon, j'ai fait fuir les démons conjurés, j'ai confondu les rouges dans leur impuissance.

On a dit que j'étais un immonde bêteau, que voilant mes vices sous un faux air de vertu, j'étais un hypocrite; — ce n'est pas vrai.

— On a dit que j'étais une espèce de Pierre l'Arétin posté à l'angle de la société pour calomnier et vilipender les hommes les plus vertueux et les plus nobles, et pour couvrir de bitume nos plus beaux noms politiques, encore une fois, ce n'est pas vrai.

Dans un livre intitulé *le Rougisme, en Canada*, dont M. Cauchon a fourni les principaux matériaux, j'ai démasqué les rouges, leurs tendances anti-nationales et révolutionnaires, leurs crimes, leurs infamies, leurs turpitudes; et j'ai emprunté au Régime de la terreur ses hommes les plus célèbres pour couvrir les démocrates de leurs noms.

Comme je dois me présenter aux prochaines élections générales contre M. P. G. Huot, ce Marat, je pense gagner mon élection. C'est alors que mes talents brilleront au parlement.

Un dernier mot.

Je voudrais qu'on élevât un immense bûcher comme au temps glorieux des exécutions du Saint-Office; — que sur ce bûcher on fit monter toute la canaille rouge et démocratique et qu'on la fit périr par la flamme. La religion serait

sauvée, la confédération des provinces n'aurait plus d'entraves, et plus tard, peut-être, je deviendrais juge.

J'ai l'honneur d'être,
Monsieur,
Votre obéissant serviteur,

LOUIS-HONORÉ HUOT.

M. le Rédacteur,

Voudriez-vous publier ce qui suit dans les colonnes de votre estimable journal, vous m'obligerez infiniment.

La nouvelle du jour la plus intéressante touche MM. Côté et Catellier, marchands. Ces messieurs donnent avis qu'ils recevront jusqu'au 15 février les soumissions cachetées de tous les ferblantiers pour la construction d'un palais de cristal à Québec.

Ils prient les acheteurs de prendre garde de passer par les vitres.

Qui vivra verra!

J. B. VERRON.

Au moment de mettre sous presse Titi nous prie d'informer le Pacha-Harclès-Rhein-Oumaër-Moreau, maintenant rédacteur-en-chef du *Perroquet*, que le Colonel de Salaberry désire s'abonner à son intéressant journal et qu'il aimerait à en recevoir le premier numéro ainsi que la prime offerte.

Ce monsieur paraît très-disposé à encourager ce jeune français.

Titi pense qu'avec de tels abonnés ce journal vivra longtemps.

Se mettre sous le jupon.

Il est une chose, stigmata infâme qui souille toute une société et que l'on ne se fait aucun scrupule de pratiquer partout: c'est, pour nous servir de l'expression populaire: *se mettre sous la jupe de sa femme*.

Un exemple: Un individu doit à tous: au laitier, *son lait*; au marchand, *ses tapis moelleux* qu'il foule-avec impudence; au cultivateur, *son foin, son avoine*; au meublier, *ses meubles*. Eh! bien, cet honnête individu s'en va chez un notaire qui l'avise, et au bout de quelques jours, *son lait, ses tapis, son foin, son avoine, ses meubles*, enfin *ce qui avant lui appartenait*, n'est plus à lui: c'est à sa femme.

Et à travers les ondulations de la jupe de son épouse sous laquelle il s'est retranché, cet individu fait à ses créanciers un *piéd-de-nez* admirable.

Combien n'en rencontre-t-on pas de ces manequins-modèles, de ces vampires à face humaine: tous les jours nous les

coudoyons sur les trottoirs, et ils n'osent, *les honnêtes gens!* jeter un regard de votre côté parce que vous, vous avez un habit rapiécé et un pantalon qui n'est pas de la dernière mode et qu'eux, ils ont le nez rougi par le *brandy*.

Pauvres fous, croyez-vous qu'on ne vous connaît pas à votre figure mesquine et à votre air hautain.

Nous connaissons un grand connétable du Pis-aller, Canardière, qui pratique cette chose infâme, et combien d'autres dont les noms ne tombent pas là sous notre plume.



La vignette ci-dessus nous fait voir un de ces individus sous la jupe de sa femme faisant le *piéd-de-nez* à ses créanciers.

MOMUS.—Je soutiens, mon cher docteur, que la tête de M. Evanturel est vide.

LE DOCTEUR.—Je suis de l'opinion contraire, cher Momus.

—Pourriez-vous me dire cette opinion.

—Avec plaisir, la tête de M. Evanturel n'est pas vide, au contraire elle est pleine de riens!

Titi nous rapporte l'anecdote suivante à propos de M. Faucher, le grand connétable.

Un des commis d'un de nos épiciers serait allé collecter un compte de quarante-cinq piastres, dû par ce monsieur à son patron, et comme M. Faucher est connu pour bon payeur, il aurait donné au commis un acompte de quarante-cinq sous, lui enjoignant de revenir pour la balance, quelques heures avant la fin du monde.

Nous aimons à prévenir nos lecteurs qu'ils ne doivent pas toujours ajouter foi à ce que nous conte notre ami Titi, car nous pensons qu'il est un peu blagueur.



Le docteur Louis Docil-va arrache et pose les dents comme dans les opérations ci-dessus.

Boulevard des mauvaises marchandises.

No. . . au second.

Nous avons besoin de deux porteurs pour ce journal.

S'adresser à M. Balzaretti.